

Pour la vie

Autor(en): **H.S.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Das Rote Kreuz : offizielles Organ des Schweizerischen Centralvereins vom Roten Kreuz, des Schweiz. Militärsanitätsvereins und des Samariterbundes**

Band (Jahr): **43 (1935)**

Heft 6

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-973212>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

cher Hilfe bereit zu halten, da die Neutralität mit ihren Vorteilen auch die moralische Verpflichtung zu brüderlicher Hilfe für die Kriegsoffer verbindet. Der Vortragende liess sein Referat, das von der Versammlung mit starkem

Beifall aufgenommen wurde, ausklingen in die Devise der Schweizerischen Pflegerinnenschule in Zürich: «Lasset uns nicht müde werden, Gutes zu tun; denn wir werden zu seiner Zeit ernten, wenn wir nicht ermatten.» R. B.

Pour la vie.

C'est une des nombreuses contradictions du monde moderne que de développer à la fois les instruments de guerre les plus meurtriers et les institutions les plus aptes à conserver et à accroître la vie. Ce contraste douloureux pourrait faire douter de l'équilibre mental de notre génération si la guerre n'était pas presque universellement condamnée et détestée. On sent qu'il est paradoxal de dépenser des millions pour fortifier les enfants et de les envoyer plus tard contracter la phthisie dans les tranchées, si les obus les épargnent.

En outre, si l'horrible gaspillage humain de la guerre nous scandalise, il faut se souvenir que les maladies évitables, le chômage prolongé, la misère, l'alcoolisme, l'inconduite sont encore de plus grands destructeurs de vies.

L'hygiéniste, le travailleur social, le préposé à l'assistance, le pasteur sont parfois découragés en considérant l'insuffisance de certaines interventions et tout ce qui reste à faire. La lecture du beau livre du Dr Sand, *L'Economie humaine par la médecine sociale*, les reconfortera.

L'auteur est conseiller technique de la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge et président des Conférences internationales de service social. Il voit donc les choses de haut, sa documentation est universelle. Enfin, il a le don rare de la

synthèse. Son livre, écrit dans un style alerte, incisif et dans une langue élégante, n'a rien d'un traité pédant ni d'une somme indigeste. Selon la formule bien usée: il se lit comme un roman.

Et que dit-il?

Il montre d'abord les résultats obtenus. Ils sont encourageants.

Le moyen le plus simple d'apprécier l'état sanitaire d'une population est d'en calculer le taux de mortalité: sur 1000 habitants, il n'en mourait jamais moins de 50 chaque année à Londres, pendant le XVII^e et le XVIII^e siècle; pour la période comprise entre 1660 et 1679, ce taux s'est élevé à 80. Au cours des deux premiers tiers du XIX^e siècle, il dépassait 30 dans tous les pays. En 1931, il était de 12,1 en Suisse et de 8,3 en Nouvelle-Zélande.

L'enfant qui vient au monde dans l'Angleterre contemporaine vivra en moyenne 20 ans de plus que son grand-père. A New-York, de 1910 à 1930, la vie moyenne s'est accrue de 9 ans.

A Liverpool, on construit 3000 maisons saines et on y loge 11,000 personnes recrutées dans les taudis; sans que les ressources de ces familles aient augmenté, leur mortalité générale tombe de 40 à 28, leur mortalité infantile de 30 à 16,7.

Deux chiffres donneront une idée des bienfaits que peuvent assurer les cités-

jardins: à Port-Sunlight, cité construite par Lord Leverhulme pour ses ouvriers, les enfants de 14 ans pesaient en moyenne 28 livres de plus que les enfants des écoles populaires de Liverpool, ville voisine de Port-Sunlight, et la mortalité y était en 1912 de 8 pour 1000 habitants (contre 13 pour l'Angleterre dans son ensemble), l'un des chiffres les plus bas du monde. Dans la cité-jardin de Tergnier (Compagnie du chemin de fer du Nord), la mortalité infantile descendait, il y a quelques années, à 1 %, alors qu'elle atteignait 11 % dans la France entière.

Bien dirigés, les efforts des hygiénistes mènent au succès dans un temps relativement court. La santé est à qui veut la payer et en organiser la défense. On peut acheter des vies humaines. Chaque pays fixe lui-même, dans certaines limites, sa propre mortalité.

La durée moyenne de l'existence, qui paraît avoir été de 25 ans environ dans l'antiquité, qui de nos jours ne dépasse guère ce chiffre dans les Indes, s'élève à plus de 60 ans au Danemark, en Australie, en Nouvelle-Zélande. Il n'y a pas deux siècles qu'un enfant sur trois succombait avant d'avoir atteint l'âge d'un an; cet état de choses persiste en Chine et dans l'Afrique équatoriale, mais dans 22 pays il ne meurt qu'un enfant sur dix; en Nouvelle-Zélande, la mortalité est d'un sur 32 seulement. Vivant plus vieux, demeurant plus vigoureux, nous échappons à des infirmités que l'on acceptait comme inévitables, nous échappons à des douleurs jadis communes. Il y a parmi nous moins d'aveugles, d'estropiés, d'incurables et ils sont orientés vers une occupation qui leur restitue la joie et le profit du travail.

Le relèvement des conditions économiques n'a pas été moins fécond. L'histoire de l'humanité avait été celle de la misère. Au pied de l'Acropole, comme autour du Forum, du Temple de Salomon, des palais égyptiens et babyloniens, vivait entassée une population famélique. Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, le paysan, pas plus que le citadin, n'avait son pain assuré. Aujourd'hui, des nations entières sont devenues si riches que tous pourraient être convenablement nourris, logés, vêtus, instruits.

La condition professionnelle des hommes s'est profondément modifiée. Lisons dans Ramazzini ce qu'était l'existence des mineurs en 1700: Chaque matin, le pénitent descendait le premier dans la fosse, portant une torche allumée, pour provoquer l'explosion du grisou qui pouvait s'être accumulé. Au XIX^{me} siècle encore, dans toutes les manufactures, la journée de 13 heures, sans repos le dimanche, était la règle commune.

Bien entendu, l'auteur ne va pas nous laisser dans cette béate contemplation des progrès réalisés, car il semblerait donner raison à ceux qui s'en contentent. Après avoir dressé, pour chaque domaine de la vie humaine, le programme qui reste à exécuter, il conclut:

Ces victoires ne doivent pas nous faire oublier nos faiblesses. L'avenir n'accordera pas à notre temps plus d'indulgence que nous n'en concédons au passé.

Des continents entiers gémissent sous le poids de la misère et de la maladie; pour beaucoup d'êtres humains l'existence reste étroite et médiocre; la tech-

nique nous sert, mais nous domine; morcelé et imposé, le travail est privé de joie; les instincts barbares se réveillent çà et là: trente millions de chômeurs dénoncent notre impéritie; trop de souffrances injustes appellent en vain la pitié; le spectre de la guerre n'est pas conjuré. La solidarité n'a pas vaincu l'égoïsme individuel, l'égoïsme de classe, l'égoïsme national. Mais voici que cet égoïsme se révèle décevant. Poussé à ses limites extrêmes, le régime de la compétition et du profit a brisé ses ressorts. On reconnaît qu'à la longue et dans l'ensemble l'avantage particulier est inséparable du bien général. On s'aperçoit, tout compte fait, que la guerre profite peu au vainqueur, que la misère n'enrichit per-

sonne. La solidarité commence à recruter des forces dans le camp adverse.

Lorsqu'il s'est construit un abri, qu'il a tissé des vêtements, fait briller le feu, taillé des outils, élevé des digues, l'homme a émis la prétention d'être maître de son sort, de ne pas subir passivement les lois de la nature. Il veut aujourd'hui s'affranchir de la maladie, de la misère, de l'ignorance, de la médiocrité. La médecine sociale est l'un des instruments de cette libération progressive.

Ces quelques citations donnent le ton de l'ouvrage qui est à la fois réconfortant pour le présent et stimulant pour l'avenir; il intéressera tous ceux que préoccupent les grands problèmes de la vie humaine.

H. S. M.

Souvenirs de 1870/1871.

En 1907 *La Croix-Rouge suisse* a publié sous le titre «Février 1871» (nos 9 à 12 de l'année 1907) un récit sur l'entrée de l'armée Bourbaki aux Verrières et l'intervention charitable de la Croix-Rouge, dont l'auteur, M. Louis Mauler de Môtiers, était président de la section du Val-de-Travers.

Aujourd'hui, c'est sous le titre «Les Neuchâtelois et l'accueil des Bourbakis 1870—1871» que nous lisons, dans la *Feuille d'avis de Neuchâtel* du 28 mars 1935, un récit captivant de l'arrivée des épaves du corps d'armée commandé par le général Clinchant en pays neuchâtelois. Grâce à la complaisance de l'auteur, Monsieur Jacques Petit-pierre, et de la rédaction de la *Feuille d'avis*, nous sommes à même de reproduire ces lignes illustrées de clichés qui intéresseront certainement nos lecteurs.

Nous remercions vivement l'auteur et la rédaction d'avoir bien voulu nous permettre de publier dans *La Croix-Rouge* ces pages intéressantes. (Réd. Dr Ml.)

Une pierre dans la mare aux canards.

Des sociétés chorales — de presque toute la Suisse — sont réunies à Neuchâtel du 9 au 12 juillet 1870. A tour de

rôle, faisant montre du plus beau zèle, elles exécutent dans l'enthousiasme de milliers d'auditeurs et une atmosphère vibrante d'ardeur et de gaieté leur programme de classement.

Un radieux soleil darde ses rayons sur chanteurs et chanteuses, sur une foule en liesse envahissant grèves, promenades, auberges. C'est multitude joyeuse et sereine, bandes en goguette fredonnant refrains à succès. La déclaration de guerre, par sa soudaineté, cause à Neuchâtel, au milieu de la joie du moment, la stupéfaction. La fanfare de Constance — groupe hors frontières — venue fraterniser et souffler à pleins poumons parmi nous dans ses trombones, doit filer au galop. C'est la bagarre.

Hans Herzog, un Argovien, nommé général, mobilise et installe à Olten son état-major commandé par Paravicini.

Si l'on sait ce qu'a été, durant les